
SAISON 2018-2019
AUDITORIUM DU LOUVRE

12H30
AU LOUVRE

CONFÉRENCES

DE SEPTEMBRE
À DECEMBRE
2018

LOUVRE

PRÉSENTATIONS D'EXPOSITIONS

Les commissaires d'exposition présentent les œuvres choisies, le propos scientifique et le parti pris muséographique de leur exposition.

VENDREDI 28 SEPTEMBRE
À 12 H 30

Amour

par Marie Lavandier, Louvre-Lens,
Zeev Gourarier, Mucem,
et Dominique de Font-Réaulx, musée
national Eugène-Delacroix.

*Musée du Louvre-Lens,
du 26 septembre 2018 au 21 janvier 2019*



*Sarcophage des époux, Cerveteri, vers 520 - 510 av. J.-C., musée du Louvre
© MdL, dist. RMN - Grand Palais /Philippe Fuzeau*

MERCREDI 3 OCTOBRE
À 12 H 30

L'Archéologie en bulles

par Fabrice Douar et Jean-Luc Martinez,
musée du Louvre.

*Petite Galerie, musée du Louvre
du 26 septembre 2018 au 1^{er} juillet 2019*

JEUDI 18 OCTOBRE
À 12 H 30

Gravure en clair-obscur

Cranach, Raphaël, Rubens...

par Séverine Lepape, musée du Louvre.

*Rotonde Sully nord et sud,
musée du Louvre
du 18 octobre 2018 au 14 janvier 2019*

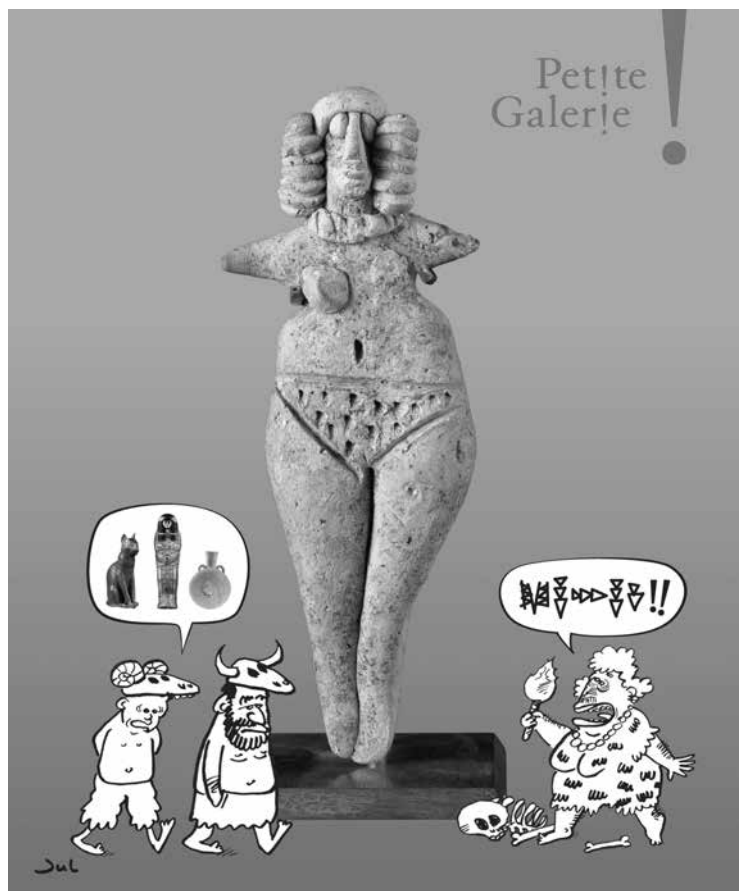
MERCREDI 14 NOVEMBRE
À 12 H 30 ET 18 H 30

Un rêve d'Italie

La collection du marquis Campana

par Françoise Gaultier et Laurent
Haumesser, musée du Louvre.

*Hall Napoléon, musée du Louvre
du 7 novembre 2018 au 11 février 2019*



L'Archéologie en bulles

© Jul

Figurine de femme nue aux bras en ailerons © MdL, dist. RMN - GP / F. Raux

Sarcophage de chat © MdL, dist. RMN - GP / H. Lewandowski

Sarcophage de Tamoutnefret © MdL, dist. RMN - GP / G. Poncet

Grande gourde © MdL / C. Tabbagh

ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE EN HISTOIRE DE L'ART ET ARCHÉOLOGIE

Sous l'égide des départements du Louvre, conservateurs du musée et spécialistes invités rendent compte de l'actualité de la recherche en histoire de l'art et en archéologie (fouilles récentes, découvertes et publications), ainsi que de la vie des collections du musée (analyses scientifiques des œuvres, restaurations, nouveaux accrochages, acquisitions).

ÉGYPTE ET SOUDAN ANCIENS

MERCREDI 10 OCTOBRE

Alexandrie à l'époque des Consuls: les aiguilles de Cléopâtre, le naos d'Amasis et la pharmacie
par Paolo Gallo, université de Turin

Entre le 18^e et le début du 19^e siècle, les bateaux étrangers qui font escale à Alexandrie mouillent dans le Port Est ; les Consultats de France et d'Angleterre sont situés juste en face, dans le quartier où se trouvent la « Douane » et l'unique dock utilisable pour l'embarquement des marchandises destinées à l'étranger. C'est dans ce lieu que les hommes d'affaires, les voyageurs, les aventuriers, les Bédouins transportent les antiquités qu'ils ont ramassées sur les sites de toute l'Égypte dans l'espoir de les vendre à quelque marchand occidental.

Parmi les meilleurs acheteurs figurent les consuls des grandes Nations européennes en Égypte, à qui les moyens et les connaissances permettent d'organiser plus facilement les délicats transports d'œuvres d'art des époques pharaonique et ptolémaïque. Des milliers d'objets égyptiens stationnent dans leurs entrepôts alexandrins pour quelques temps avant d'être expédiés par bateau vers les musées d'Europe. Le croisement des données archéologiques avec celles qui concernent la topographie locale et les documents d'archives a permis, tout récemment, de découvrir l'emplacement exact de l'ancienne maison consulaire française d'Alexandrie, dont la cour et les magasins au rez-de-chaussée

constituèrent, à l'« Époque des Consuls », la plus grande station du trafic d'antiquités égyptiennes dirigé vers l'Europe. C'est à cet endroit – qui devint plus tard un laboratoire pharmaceutique – qu'un grand nombre de monuments égyptiens fameux – parmi lesquels le grand naos en pierre du Louvre – a stationné avant de rejoindre les collections européennes.

De nationalité italienne, **Paolo Gallo** est né en 1961. Il a étudié l'Égyptologie à Pise avec Edda Bresciani, puis à Paris avec les professeurs Jean Yoyotte, Jean Leclant, Nicolas Grimal. Il a obtenu le doctorat en « Égyptologie » à l'université de Rome « La Sapienza » avec Alessandro Roccati. Ancien membre de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire à titre d'étranger (1990-1993), il est actuellement professeur-chercheur d'égyptologie à l'université de Turin, où il a enseigné dès 1999. Depuis 1997, il a ouvert et dirige la Mission archéologique de l'université de Turin sur l'Île de Nelson – Aboukir (Gouvernorat d'Alexandrie), où les vestiges d'une colonie grecque de l'époque macédonienne et une nécropole des dernières dynasties indigènes (26^e-30^e dynasties) ont été découvertes.

Il est associé aux projets de publication du Centre d'Études Alexandrines (USR 3134 du CNRS) concernant les monuments

pharaoniques et égyptisant d'Alexandrie ; il est chargé de la publication des « pharaonika » retrouvés par la Mission Grecque d'Alexandrie dirigée par Harris Tzalas. Il est en train de terminer un ouvrage sur l'archéologie de la « Région canopique ».

*Naos d'Amasis D 29,
Granite, 26^e dynastie, Alexandrie,
musée du Louvre, département des A.E.
© RMN - Grand Palais (Musée du Louvre)
/ Pierre et Maurice Chazotte*



JEUDI 13 DÉCEMBRE

L'Éthiopie et l'Arabie du Sud dans l'Antiquité. Du royaume de Saba' jusqu'à l'époque aksumite

par Iwona Gajda, CNRS / UMR 8167 « Orient et Méditerranée »

Mise en vente de la conférence le 15 novembre 2018

Fouilles sur le site aksumite
de Wakarida, région du
Tigray en Éthiopie
(4^e-7^e siècles de notre ère)
© Iwona Gajda



Aux débuts de son histoire, la civilisation de l'Éthiopie était apparentée à celle de l'Arabie du Sud. Aux 9^e–8^e siècles avant notre ère les premières constructions monumentales apparaissent sur le territoire englobant le nord de l'actuelle Éthiopie et l'Érythrée. Dès la fin du 8^e siècle avant notre ère des inscriptions en écriture alphabétique et en langue sabéenne, très proches de celles utilisées en Arabie du Sud, sont gravées dans les temples. Les souverains utilisent le titre de *muḳarrib*, comme ceux du royaume de Saba' de l'autre côté de la mer Rouge mais ils portent des noms locaux.

La parenté de ces civilisations était-elle le résultat d'une colonisation de l'Éthiopie par l'Arabie du Sud ou d'une appropriation de la culture voisine par les élites locales ?

Cette première civilisation éthiopienne, dont la naissance était liée à l'essor du commerce de longue distance, semble s'éteindre vers le milieu du 1^{er} millénaire avant notre ère.

Vers le tournant de l'ère, une nouvelle entité apparaît, le royaume d'Aksum. Mentionné dans les sources classiques dès le 1^{er} siècle de notre ère, Aksum atteint son apogée entre le 3^e et le 6^e siècles. Les stèles monumentales de plusieurs mètres de hauteur, les tombeaux, les complexes palatiaux, les églises montrent la puissance des rois d'Aksum et leur richesse due aussi au commerce. Situé sur la voie commerciale reliant l'Empire romain et la Méditerranée à l'Inde, le royaume d'Aksum a su tirer profit du développement de la navigation sur l'océan Indien. Dès le 3^e siècle, ses rois frappent la monnaie, en or et en argent, et transforment l'ancienne écriture alphabétique en syllabaire. Les recherches sur les civilisations de l'Éthiopie ancienne sont le but de la mission franco-éthiopienne. Les fouilles sur le site de Wakarida menées depuis 2011 ont permis de découvrir les vestiges d'une petite ville d'époque aksumite (4^e–7^e s. de notre ère).

Iwona Gajda est chercheur au CNRS (UMR « Orient et Méditerranée », Paris). Spécialiste en épigraphie et histoire de l'Arabie du Sud préislamique (l'actuel Yémen) et de l'Éthiopie ancienne, elle dirige la mission archéologique franco-éthiopienne consacrée à l'étude des civilisations de l'Éthiopie ancienne (1^{er} millénaire avant notre ère–7^e siècle de notre ère) et menée d'abord en collaboration avec Fabienne Dugast (2011-2014), puis avec Anne Benoist. Son livre *Le royaume de Himyar à l'époque monothéiste. L'histoire de l'Arabie du Sud ancienne de la fin du IV^e siècle de l'ère chrétienne jusqu'à l'avènement de l'islam*, Paris, 2009, couvre la période du 6^e siècle, lorsque les ambitions dominatrices des rois d'Aksum ont abouti à la domination de l'Éthiopie sur le Yémen.

MERCREDI 26 SEPTEMBRE

La rénovation du Musée d'Israël à Jérusalem : enjeux et perspectives
par Ido Bruno, Musée d'Israël, Jérusalem

Avec ses collections encyclopédiques, riches de 500 000 œuvres, le Musée d'Israël à Jérusalem, est la plus grande institution culturelle du pays et figure parmi les principaux musées d'art et d'archéologie au monde. À l'été 2010, les plus grands travaux de réfection jamais entrepris au Musée d'Israël se sont achevés sur un campus de 80 000 mètres carrés proposant de nouvelles galeries, des édifices d'entrée et des espaces publics. À côté du dôme immaculé du Sanctuaire du Livre abritant les fameux manuscrits de la mer Morte, les plus anciens textes bibliques connus, rédigés en hébreu entre le 3^e siècle avant J.-C. et le début de notre ère, une immense maquette de 400 m² de la Jérusalem antique trône désormais.

Ido Bruno, professeur de design à l'Académie d'Art et de Design Bezalel de Jérusalem, récemment nommé directeur du musée d'Israël, reviendra sur ce projet de rénovation et d'expansion, en rappelant les liens qui unissent l'institution qu'il dirige au Louvre.

ARTS D'OCCIDENT ET D'ORIENT : DU 16^E SIÈCLE À NOS JOURS

JEUDI 4 OCTOBRE

« Les yeux emplis de l'or des cadres ».

Recherches sur la collection de cadres anciens

par Charlotte Chastel-Rousseau, Musée du Louvre

La collection de cadres anciens constitue le dernier grand massif encore largement à défricher du département des Peintures, qui mène actuellement l'étude et l'inventaire de cet ensemble d'environ 9000 cadres d'une variété et d'une qualité exceptionnelles.

L'exposition d'actualité « Regards sur les cadres », présentée en ce moment au Louvre, invite à réfléchir au statut particulier du cadre et au rôle déterminant qu'il joue pour l'appréciation de la peinture.

Le cadre n'est en effet pas seulement un objet muséographique permettant d'accrocher le tableau ; il possède aussi une valeur artistique qui lui est propre. Tout en étant intimement lié au tableau qu'il protège, délimite et met en valeur, le cadre relève de conventions formelles et de procédés techniques tout autres que la peinture, convoquant l'art du menuisier, du sculpteur ornementaliste, de l'ébéniste ou du doreur.

Ce double statut d'objet muséographique et d'œuvre d'art fait du cadre un objet complexe dont la vocation utilitaire est indissociable d'une recherche esthétique et décorative sans cesse renouvelée. Cette complexité explique sans doute pourquoi les historiens de l'art se sont peu intéressés au cadre, alors même que peintres et collectionneurs y ont toujours prêté grande attention et que le public d'aujourd'hui pose souvent des questions sur le choix de tel ou tel encadrement.

Charlotte Chastel-Rousseau est conservateur du patrimoine, docteur en histoire de l'art de l'université Paris I-Panthéon-Sorbonne, diplômée de l'École de Louvre et titulaire d'une maîtrise d'histoire. Depuis 2007, elle travaille au musée du Louvre, d'abord à l'Auditorium du Louvre, puis à la sous-direction de la Médiation dans les salles et, depuis 2015, au département des Peintures où

« Regards sur les cadres »,
Actualité du département des Peintures,
musée du Louvre © C. Chastel-Rousseau



elle a été récemment nommée conservatrice responsable de la collection de cadres.

Ses premières publications portent sur la sculpture monumentale en Angleterre, au Portugal et en France à l'époque moderne, en lien avec les questions d'urbanisme.

Elle consacre aujourd'hui ses recherches à l'étude de la collection de cadres du Louvre et à l'histoire de l'encadrement dans les musées. Elle est commissaire de l'exposition d'actualité du département des Peintures « Regards sur les cadres » (Sully, 2e étage, salles 904 à 906, jusqu'au 4 novembre 2018) et prépare un premier guide des plus beaux cadres du Louvre, à paraître en 2019.

VENDREDI 5 OCTOBRE

La gypsothèque du musée du Louvre: Conservatoire d'un répertoire de modèles pour artistes et amateurs du 17^e au 20^e siècle

par Élisabeth Le Breton, musée du Louvre

L'acte de naissance de la gypsothèque du musée du Louvre est daté de 2001 et valide la fusion de trois grandes collections nationales provenant d'institutions parisiennes : l'École des Beaux-arts de Paris, l'Institut d'art et d'archéologie de Paris et le musée du Louvre.

Dans l'antiquité classique romaine ont été exécutés les premiers « recueils » de modèles à imiter. L'idéal à atteindre, dans les valeurs éthiques comme dans les arts, était alors grec et un des moyens les plus sûrs et les moins onéreux pour le rejoindre parfaitement, devaient s'offrir aux artistes, sous la forme de statues de plâtre moulées. Largement consulté, le répertoire réalisé fut traduit dans les productions romaines. Plus tard, à partir du 16^e siècle, tandis que Rome commençait

à exhumer son passé sculpté, en France, puis en Europe, le modèle à égaler reposait cette fois sur les valeurs morales et politiques prônées dans l'Empire romain. Les grandes références artistiques furent alors très convoitées et convoquées jusqu'à paraître l'héritage légitime de la France.

Enracinée dans le 16^e siècle, cette tradition qui consiste à copier l'antique à partir de modèles en plâtre, s'épanouit au 17^e grâce à la politique menée sous Louis XIV, puis se prolonge par la suite, pour connaître un âge d'or au 19^e siècle. De cette longue histoire, près de 5500 plâtres d'antiques sont conservés par le musée du Louvre ; abrités depuis 1970 dans les Ecuries du Roi à Versailles. Seulement les reconnaître n'est pas déterminant. En effet, le

La gypsothèque du musée du Louvre
© MdL / Élisabeth Le Breton



moulage se décline à l'envi, peut être réparé à différentes reprises, ou de nouveau surmoulé ; il n'est jamais signé. Comment restaurer alors la mémoire de ce vaste ensemble ?

Grâce aux campagnes fondamentales de restaurations menées par le musée du Louvre depuis plus de 15 ans, il a été possible, d'éclairer des pans entiers de cette collection en lui rendant pleinement son statut patrimonial, et en redonnant plein sens à ces humbles passeurs de relais.

Élisabeth Le Breton est conservateur du Patrimoine au département des Antiquités grecques, étrusques et romaines. Entrée au musée du Louvre en 1988, elle est aujourd'hui responsable de la collection de moulages d'antiques conservée dans la gypsothèque du musée du Louvre dans la Petite écurie du roi à Versailles. Suite à l'affectation par le ministère de la culture au musée du Louvre d'un vaste ensemble de plâtres en décembre 2001, 5500 numéros, les travaux de réhabilitation, par d'amples redéploiements d'œuvres et d'importantes restaurations, l'ont conduit à s'intéresser à la datation des tirages en plâtre et à élaborer une carte d'identité des plâtres anciens qui ont permis de reconnaître un reliquat important des collections royales du 17^e siècle. Elle a rédigé de nombreux écrits sur le sujet, en particulier : *Gypsothèque du musée du Louvre. Les apports de la restauration à la datation des tirages en plâtre anciens*, dans *In Situ* [En ligne], 28 | 2016, mis en ligne le 10 mars 2016, consulté le 08 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/12581> ; DOI : 10.4000/insitu.12581, p. 1-47.
La gypsothèque du musée du Louvre, Mémoire d'un répertoire de modèles pour artistes et amateurs (Catalogue Delacroix et l'Antique, 2015, p. 28-47).



MERCREDI 7 NOVEMBRE

Qu'est-ce qu'un nom ? Signer le tableau dans la peinture des Lumières

par Charlotte Guichard, CNRS/École normale supérieure, Paris

À l'occasion de la parution du livre de Charlotte Guichard, *La griffe du peintre. Essai sur la valeur de l'art (1730-1820)*, Paris, Seuil, 2018.

Marque de l'atelier, fierté auctoriale, indice d'une présence ? La signature des peintres, hommes et femmes, au 18^e siècle n'est pas une convention. Les institutions artistiques modernes, Salons, ventes aux enchères et musées, imposent alors le nom de l'artiste au cœur des mondes de l'art.

Un contemporain constate, avec dépit, que les amateurs achètent « des noms, et non plus des œuvres ». Pourtant, les peintres de l'âge des Lumières surent investir le nom de significations nouvelles. Au 18^e siècle coexistaient deux régimes d'auctorialité, parfois concurrents : l'un était fondé sur le nom et la marque, et l'autre était fondé sur la présence de l'artiste et l'autographie du tableau. Par-delà la marque auctoriale, la signature renvoyait désormais à la présence de l'artiste à la

toile. À elle seule, elle pouvait susciter le désir de consommation. Avec la Révolution, elle devint aussi un puissant signe de l'engagement et de l'authenticité en politique. Elle fut ce lieu, dans le tableau, où la présence de l'artiste pouvait se manifester et perdurer.

Ancienne élève de l'ENS, agrégée d'histoire, **Charlotte Guichard** est historienne de l'art, directrice de recherche au CNRS et professeure attachée à l'École normale supérieure. Spécialiste des cultures visuelles et de l'art des Lumières, elle a publié *Les Amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle* (Champ Vallon, 2008) et *Graffitiis. Inscrire son nom à Rome. XVI^e-XIX^e siècle* (Seuil, 2014), un livre qu'elle a écrit lors de son séjour comme pensionnaire à la Villa Médicis à Rome.

VENDREDI 9 NOVEMBRE

Le jardin des Tuileries sous le regard de l'archéologie

par Anne Allimant-Verdillon, CRBA (Centre de ressources de Botanique Appliquée)

Grâce aux recherches archéologiques menées dans le jardin des Tuileries en 2012, on en sait désormais plus sur l'histoire des lieux et leur évolution dans le temps. Aménagé au milieu du 16^e siècle, du temps de Catherine de Médicis, le jardin fut ensuite remanié en profondeur par Le Nôtre à partir de 1664. Ce dernier, à la recherche de solutions pour protéger le jardin des caprices de la Seine, va mettre au point d'astucieuses structures qui vont permettre au jardin d'affronter le temps et éléments. En reliant palais et jardin et en ouvrant le site à l'Ouest, il préfigure également les futurs Champs-Élysées et inscrit le jardin dans l'urbanisme parisien. Cette symbiose entre ville et jardin perdurera sans trop de heurts durant près de 200 ans, jusqu'à l'incendie du Palais des Tuileries, dont l'incidence majeure sur le jardin a été révélée par l'archéologie.

Comme nous l'avons démontré aux Tuileries, au-delà de la reconnaissance des simples tracés ou des fosses de plantations, l'archéologie permet donc d'établir une réelle cartographie des sous-sols du jardin. Véritables atouts pour la compréhension du site et de son évolution, ces données ont déjà permis de fournir les premiers éléments nécessaires à la restauration du bosquet Nord-Est. A termes, il serait intéressant de compléter ces recherches en fonction des problématiques posées par les chantiers de restauration à venir. Mais aussi, pourquoi pas, de répondre à des questions restées jusqu'alors en suspens : quid de l'incroyable réseau hydraulique mis en place par Catherine de Médicis pour alimenter palais et jardin, du somptueux théâtre de verdure mis en place par Le Nôtre ou de la fameuse grotte réalisée par Bernard Palissy au milieu du 16^e siècle ?

Chercheur associée au CRBA (Centre de ressources de Botanique Appliquée), **Anne Allimant-Verdillon** est responsable scientifique du pôle archéologie, Historienne de l'art et archéologue spécialisée en jardins historiques et également conseil en stratégie de restauration de jardins historiques. Après des études universitaires à Lyon 2, elle complète sa formation par un DESS sur les Jardins historiques et paysages à l'Ecole d'architecture de Versailles. Elle travaille ensuite sur de nombreux chantiers de restauration, qui vont la consacrer dès le début des années 90 comme la spécialiste française de l'archéologie des jardins. Anne Allimant-Verdillon va démontrer l'importance de l'étude stratigraphique des jardins et ouvrir ainsi des champs de recherche inexplorés : l'archéologie profonde appliquée aux jardins montre en effet, comment ces « micro-paysages » ont été, au moment de leur création, pensés et conçus en fonction de l'espace qu'ils occupent, aussi bien du point de vue symbolique que technique. Cette compréhension des mises en oeuvre profondes des jardins lui permet alors d'orienter une partie de son activité autour du conseil en stratégie de restauration. Anne Allimant-Verdillon fut également pensionnaire de l'Académie de France à Rome, à la Villa Médicis, section restauration (auparavant, grand prix de Rome). Elle donne régulièrement des conférences sur l'histoire et l'archéologie des jardins dans le cadre universitaire (chargée de cours à l'Université Lyon 2), lors de formations professionnalisantes, de colloques ou de séminaires.



Jardin des Tuileries
© A. Allimant-Verdillon

VENDREDI 30 NOVEMBRE

Archéologie islamique de l'océan indien: les rivages de l'Afrique orientale, des mythes à l'histoire

par Stéphane Pradines, Aga Khan University, Londres



Mosquée de Mwana, Nord Kenya
© Stéphane Pradines, 2003



Relevés topographiques dans les ruines de Gedi, Kenya
© Stéphane Pradines, 2011

Stéphane Pradines mène avec ses équipes, les recherches archéologiques en Afrique orientale au cours de ces vingt dernières années. Deux grands thèmes se dessinent ; la diffusion des idées, des personnes et des objets dans l'océan Indien au cours du Moyen Âge, et le rôle de l'Islam dans la construction des grands réseaux commerciaux internationaux et de leur impact sur l'urbanisation africaine. Grâce aux recherches archéologiques réalisées, Mayotte et les Comores apparaissent aujourd'hui

comme un centre majeur de diffusion du cristal de roche d'origine malgache dans l'océan Indien, tout comme la cité État de Kilwa avait le monopole du commerce de l'or issu des mines du Zimbabwe. Ces monopoles permettaient aux insulaires de Kilwa et de Mayotte de dégager d'importants bénéfices permettant l'acquisition d'objets importés de prestige, comme des céramiques islamiques persanes ou des porcelaines chinoises, des tissus, des perles et des verreries. Au 2^e siècle, le cristal de

roche était déchargé à Aden au Yémen. Les produits étaient alors transbordés et réexpédiés vers les ports d'Aydhah et de Quseir sur la Mer Rouge. Les précieuses marchandises étaient ensuite transférées sur des felouques en direction du Caire. Le cristal de roche fatimide est enfin mis en forme par des artisans spécialisés dans la vieille ville de Misr-Fustat. Puis, suite à des ventes, des conquêtes ou des cadeaux diplomatiques, le cristal de roche fatimide est parvenu jusqu'en Europe. Ainsi, les objets produits à cette époque figurent dans les collections des grands musées de par le monde, du Victoria and Albert Museum à Londres jusqu'au musée du Louvre à Paris.

Archéologue français et professeur d'art et d'architecture islamique à l'université Aga Khan de Londres, **Stéphane Pradines** a fait sa thèse de doctorat sur la Culture Swahilie à l'université de la Sorbonne sous la Direction de Marianne Barrucand. Avant d'être en poste au Royaume-Uni, il a travaillé en Egypte pendant onze ans pour le prestigieux Institut français d'archéologie orientale. Il s'est spécialisé notamment sur la culture matérielle de guerre : l'architecture militaire et les armes. De 2008 à 2016, il a codirigé deux programmes de recherche internationaux sur la Guerre en Islam médiéval. Il a organisé des fouilles au Caire, sur les murailles Fatimides et Ayyoubides et effectué tout le travail de sauvetage dans le Caire mamelouk pendant 17 ans. En parallèle, il a continué ses recherches dans l'océan Indien et dirigé d'importantes fouilles archéologiques au Kenya, en Tanzanie, aux Comores et aux Maldives. Il dirige actuellement une fouille archéologique avec le World Monument Fund sur le site de Kua au large de l'île de Mafia en Tanzanie.

MERCREDI 5 DÉCEMBRE

Rencontre avec des collections remarquables: le département des Objets d'art invite le musée de Cluny

par Élisabeth Antoine-König, musée du Louvre et Christine Descatoire, musée de Cluny

Le musée de Cluny et le musée du Louvre possèdent parmi les plus belles collections d'orfèvrerie et d'émaillerie médiévales du monde. Pendant ses travaux de rénovation, quelques œuvres du musée de Cluny ont été invitées à dialoguer avec les collections du département des Objets d'art. Cette présentation temporaire au sein des vitrines du département conduit les visiteurs depuis l'art roman, avec la somptueuse reliure de l'évangélaire de Novare, jusqu'aux débuts de la Renaissance, avec d'extraordinaires micro-sculptures en buis destinées à la dévotion privée. Le choix d'œuvres effectué permet de présenter des ensembles exceptionnels, dont certains sont en lien avec des recherches récentes ou en cours. Pour l'émaillerie septentrionale, ont été rassemblées des œuvres provenant de Basse-Saxe, en lien avec le projet de recherches mené par l'université de Kiel, et de la région rhéno-mosane, dans la suite de l'exposition *Une renaissance. L'art entre Flandre et Champagne 1150-1250* présentée en 2013 au musée de Cluny. Le parcours se poursuit avec l'œuvre de Limoges, où une vitrine rassemble des œuvres précoces (Christ Spitzer, chasse de saint Martial) en rapport avec le catalogue en cours des croix de cette période sur la base AGORHA de l'INHA. Pour la fin du Moyen Âge, la confrontation inédite d'une Crucifixion et de figures d'applique stylistiquement proches d'un des premiers maîtres de la gravure sur cuivre, le Maître des Jardins d'amour, ouvre de nouvelles perspectives. Enfin, avec le rassemblement des micro-sculptures en buis (grains de chapelet, retables) poursuit l'enquête engagée lors d'une grande exposition à Toronto, New York et Amsterdam en

Plat de reliure,
les Fleuves du Paradis,
milieu 12^e siècle,
musée de Cluny - musée
national du Moyen Âge
© RMN-Grand Palais
(musée de Cluny - musée
national du Moyen-Âge) /
Franck Raux



2016-2017 sur ces œuvres taillées avec une dextérité vertigineuse.

Élisabeth Antoine-König, ancienne élève de l'École Normale Supérieure, agrégée d'histoire, est conservateur en chef au département des Objets d'art, où elle est responsable des collections d'art gothique (depuis 2005). Elle a auparavant été conservateur pendant dix ans au musée de Cluny (musée national du Moyen Âge), où elle a réalisé le jardin d'inspiration médiévale et organisé l'exposition *Sur la terre comme au ciel. Jardins d'Occident à la fin du Moyen Âge*, puis conseiller scientifique à l'Institut National d'Histoire de l'Art pour l'art médiéval (2004-2005). Elle a dirigé avec Danielle Gaborit-Chopin la publication du tome II du *Corpus des Émaux Méridionaux, L'apogée*, (2011), collaboré à de nombreuses expositions et été commissaire de l'exposition *Le Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune* en 2014 au Louvre. Elle prépare actuellement le catalogue de l'orfèvrerie gothique au musée du Louvre.

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure, agrégée d'histoire, **Christine Descatoire** a enseigné l'histoire médiévale à l'université de Lille 3 et publié des ouvrages sur les Carolingiens.

Aujourd'hui conservatrice du patrimoine, elle est chargée des collections d'orfèvrerie et de textiles occidentaux au musée de Cluny-musée national du Moyen Âge. Elle a été commissaire de l'exposition *Trésors de la Peste noire* (Paris 2007, Londres 2009), et co-commissaire des expositions *Art et nature au Moyen Âge* (Québec 2012, Bratislava 2013), *Une renaissance. L'art entre Flandre et Champagne, 1150-1250* (Paris et Saint-Omer, 2013), *Les émaux de Limoges à décor profane. Autour des collections du cardinal Guala Bicchieri* (Paris et Turin, 2016). Elle prépare actuellement une exposition sur les broderies médiévales. Elle est membre du Corpus des Émaux méridionaux et a participé à la rédaction du tome II du Corpus, paru en 2011 (*L'Apogée, 1190-1215*).

VENDREDI 14 DÉCEMBRE

Poétique du paysage entre 18^e et 19^e siècle

par Luigi Gallo, Università della Basilicata e Parco Archeologico di Pompei, Hervé Brunon, CNRS, Centre André Chastel, Paris, et Sébastien Allard, musée du Louvre

À l'occasion de publication du livre de Luigi Gallo, *Pierre-Henri de Valenciennes (1750-1819) : l'artiste et le théoricien*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2017.

Mise en vente de la conférence le 15 novembre 2018

La définition d'un nouveau rapport de l'homme avec la nature et le renouvellement de la peinture de paysage constituent l'un des aspects majeurs de la culture européenne du 18^e siècle. C'est grâce à l'étroite association entre artistes, intellectuels et hommes de science, renforcée vers le milieu du siècle, qu'advint une transformation de la manière d'observer la nature, de la vivre et de la figurer. Diderot comme Gessner, Rousseau comme Goethe explorèrent les périls et les joies de l'observation intellectuelle de l'univers. Ils y cherchèrent les réponses à l'inquiétante ambivalence d'une nature perçue comme étrangère aux passions humaines, lointaine et inaccessible, et pourtant témoin, unique et silencieuse, du cours inexorable de l'histoire. Inévitablement, l'art de la peinture de paysage en fut touchée,

aussi bien sur le plan théorique que pratique. Protagoniste de ce moment historique, Pierre-Henri de Valenciennes (Toulouse 1750–Paris 1819) fut reconnu en tant que peintre et théoricien, auteur d'un traité qui demeura pendant tout le 19^e siècle l'un des principaux manuels pour l'apprentissage de la peinture de paysage, consulté par des générations d'artistes. Delacroix, Corot ou encore Degas semblent avoir lu le texte de Valenciennes, explicitement recommandé par Camille Pissarro à son fils en 1883. À travers l'analyse de l'œuvre de Valenciennes, dont le Louvre conserve une importante collection, la rencontre tentera de rendre compte du renouvellement de la vision de la nature dans les arts, espace privilégié de la méditation et de la poésie.

Luigi Gallo s'est formé à Rome, à l'université La Sapienza, et à Paris, où il a soutenu une thèse de doctorat à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne. À Rome, il a été pendant de nombreuses années chargé des enseignements d'architecture du paysage ; il enseigne actuellement l'histoire du collectionnisme d'antiquités auprès de l'École de spécialisation en patrimoine archéologique de l'université de Matera. En mars 2018, il est nommé expert Historien de l'Art auprès du Parco Archeologico di Pompei (MIBACT).

Se travaux s'intéressent à la fois à l'histoire de la peinture de paysage et des jardins, à l'architecture moderne et au collectionnisme, à la théorie et la critique artistiques du 18^e au 19^e siècle et à la protection et la valorisation du

Pierre-Henri de Valenciennes,
Etude de ciel au Quirinal,
musée du Louvre
© MdL, RMN-Grand Palais /
Christian Jean



patrimoine culturel. Il est l'auteur de monographies et d'essais critiques, et a été le commissaire de plusieurs expositions, parmi lesquelles : « La Nature l'avait créé peintre : Pierre-Henri de Valenciennes, 1750-1819 » (Toulouse, 2003), « Pompei e l'Europa, 1748-1943 » (Naples, 2015), « Picasso e Napoli : Parade » (Naples, 2017), « Amori Divini » (Naples, 2017), « Picasso et le Ballets Russes entre Espagne et Italie » (Marseille, 2018), « L'immagine invisibile : la Tomba del Tuffatore a Paestum » (Paestum, 2018)

Historien des jardins et du paysage, **Hervé Brunon** est directeur de recherche au CNRS (Centre André Chastel, Paris). Reçu major de promotion en biologie à l'École normale supérieure en 1991, il a poursuivi un cursus en sciences – botanique et écologie –, puis en lettres – histoire de l'art, littérature et philosophie –, et a étudié à l'École nationale supérieure du paysage. Membre du comité de rédaction de la revue *Les Carnets du paysage*, il tient la chronique « Cultiver notre jardin » dans *Vacarme* et coordonne depuis 2007 avec Monica Preti la programmation « Histoire et cultures des jardins » à l'Auditorium du Louvre. Situé dans le champ des humanités environnementales, son travail au croisement de la littérature, la philosophie et l'anthropologie enquête sur l'imaginaire de la nature, la poétique des lieux et les relations entre humains et non-humains, en Occident et en Chine. Parmi ses derniers livres : *Jardins de sagesse en Occident* (Seuil, 2014) ; *L'Imaginaire des grottes dans les jardins européens* (avec Monique Mosser, Hazan, 2014, Grand Prix de l'Académie française 2015) ; *De la peinture au jardin* (codirection avec Denis Ribouillault, Olschki, 2016).

Ancien élève de l'École Normale Supérieure (Ulm), de l'Institut d'études politiques de Paris et de l'École nationale du patrimoine, **Sébastien Allard** est conservateur

général du patrimoine. D'abord en charge de la peinture française du 19^e siècle au musée du Louvre, il est depuis 2014 le directeur du département des Peintures du musée du Louvre.

Spécialiste de la peinture du 19^e siècle, il a été le commissaire de nombreuses expositions internationales dont « Dante et Virgile aux enfers d'Eugène Delacroix » (musée du Louvre, 2004), « Portraits publics, portraits privés (1770-1830) » (Paris, Galeries nationales du Grand Palais et Londres, Royal Academy of Arts, 2006-2007), « Eugène Delacroix. De l'idée à l'expression » (Madrid, Caixa Forum- Barcelone Caixa Forum, 2011-2012), « De l'Allemagne » (musée du Louvre, 2013), « Valentin de Boulogne, réinventer Caravage » (Louvre, 2017).

En 2018, il a été commissaire de l'exposition « Delacroix (1798-1863) » avec Côme Fabre (musée du Louvre ; à l'automne au Metropolitan Museum de New York), ainsi que de l'exposition « Corot. Le peintre et ses modèles » (musée Marmottan Monet). Il a été, en 2010, le commissaire de l'invitation au Louvre de Patrice Chéreau et a organisé avec ce dernier et Vincent Huguet deux expositions : « Les Visages et le corps » et « Derrière les images ».

Il est aussi l'auteur de nombreux ouvrages sur l'art de la première moitié du 19^e siècle, dont *Paris 1820. L'affirmation de la génération romantique* (2005), *Le Louvre à l'époque romantique. Les décors du palais (1815-1835)* (2006), *Ingres. La Réforme des principes* (2006), *L'Art français. Le XIX^e siècle* (avec H. Loyrette et L. Des Cars) (2006), *Le suicide de Gros. Les peintres de l'Empire et la génération romantique* (2011, Prix 2011 de l'Essai de l'Académie française avec M. Cl. Chaudonneret).

JEUDI 20 DÉCEMBRE

Le « livre contrefait » dans les collections du Louvre

par Nicholas Herman, Schoenberg Institute for Manuscript Studies, Université de Pennsylvanie, Philadelphie

Mise en vente de la conférence le 15 novembre 2018

Le premier janvier 1411, les jeunes frères Paul, Jean et Herman de Limbourg offrirent à leur éminent patron, le duc de Berry, un singulier cadeau : un « livre contrefait d'une pièce de bois peinte en semblance d'un livre ». Ce mystérieux présent, hélas disparu, a sollicité de nombreux commentaires de la part des historiens de l'art, mais n'a jamais pour autant été mis en rapport avec toute une série d'autres objets livresques et facétieux produits à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance. Cette conférence porte sur une sélection



d'objets issus des collections du musée—peintures, céramiques, ivoires, orfèvrerie—qui peuvent aider à mieux saisir la spécificité culturelle de la prétendue plaisanterie des jeunes frères de Limbourg. Ainsi un diptyque dont les bords du cadre ont été sculptés pour ressembler à une reliure, un chauffe-mains céramique en forme de bréviaire, un bijou-reliquaire avec deux minuscules couvertures qui lui donnent l'aspect d'un livre, témoignent tous d'une préoccupation pour le potentiel métaphorique du format même du livre, tant de la part des mécènes que des artisans. De tels jeux d'esprit, mis en rapport avec des extraits d'inventaires et des textes de l'époque, témoignent du statut symbolique du livre au seuil de sa transformation d'objet de luxe en objet quotidien.

Nicholas Herman, né au Canada, a conduit ses études aux universités de

Toronto, Bologne et New York. Il a également collaboré avec la Pierpont Morgan Library, le Metropolitan Museum of Art, le Courtauld Institute of Art et l'Université de Montréal. Depuis 2016, il est conservateur de manuscrits au Schoenberg Institute for Manuscript Studies, un centre de recherche dédié à l'étude du codex à l'ère numérique auprès de la Bibliothèque de l'Université de Pennsylvanie, à Philadelphie. Ses travaux portent notamment sur l'enluminure et la peinture française des 15^e et 16^e siècles. Sa recherche en cours, dont rend compte la présente conférence, concerne l'illusionnisme et la mise-en-abyme du livre dans les arts entre Moyen-Âge et Renaissance. Sur ce sujet, il vient de publier un livre dans le cadre des conférences Léopold Delisle de la Bibliothèque nationale de France (N. Herman, *Le livre enluminé dans tous ses états*, Paris, BnF, 2018).

VENDREDI 21 DÉCEMBRE

La restauration du tombeau de Philippe Pot

par Sophie Jugie, musée du Louvre et Manon Joubert, conservatrice-restauratrice

Mise en vente de la conférence le 15 novembre 2018

Le tombeau de Philippe Pot est l'un des plus spectaculaires de la fin du Moyen Âge. Huit pleurants presque grandeur nature, drapés de noir et porteurs d'écus armoriés semblent marcher, portant la dalle où repose le corps du chevalier en prière, en armure et tunique héraldique. Ce monument sans équivalent est d'autant plus fascinant qu'il a été commandé de son vivant par Philippe Pot, Grand Sénéchal de Bourgogne (1428-1493), pour prendre place dans une chapelle de la prestigieuse abbaye de Cîteaux, avec des intentions bien précises sur le souvenir qu'il entendait ainsi laisser de lui dans le contexte politique troublé de la fin du duché de Bourgogne. La magistrale originalité de la composition, la hardiesse de cette dalle de pierre posée sur huit points étroits, le traitement vigoureux de la sculpture intriguent les historiens de l'art depuis sa redécouverte de la fin du 19^e siècle. La décision d'engager une restauration a été prise en 2015. L'état de conservation du tombeau, encrassé et chaotique, gardait les traces de son histoire mouvementée. Après une étude par un groupe de restaurateurs et des analyses approfondies par le Centre de recherche et de restauration des musées de France en 2016-2017, une nouvelle intervention a été menée en 2018 pour améliorer sa présentation, sous la surveillance d'un comité scientifique. Ce sont les étapes, les choix et le résultat de ce chantier qui seront détaillés par cette présentation.



Bijou-reliquaire en forme de livre ouvert, musée du Louvre © MdL, Dist. RMN-Grand Palais / Philippe Fuzeau

Sophie Jugie est conservatrice générale du Patrimoine, directrice du département des Sculptures depuis 2014. Elle a fait ses études à l'Ecole nationale des Chartes, à l'Ecole du Louvre et à l'Institut national du Patrimoine. Elle a commencé sa carrière comme conservatrice au musée national de la Renaissance, à Écouen, puis au musée des Beaux-Arts de Dijon avant d'en prendre la direction. Elle a entamé la rénovation de ce musée, avec la construction de réserves et le réaménagement des collections du Moyen Âge et de la Renaissance. Au musée des beaux-arts de Dijon, elle a été le commissaire de l'exposition « L'Art à la cour de Bourgogne. Le mécénat de Philippe le Hardi et Jean sans Peur », réalisée avec le Cleveland Museum of Art, et l'auteur d'ouvrages sur la chartreuse de Champmol, le Palais des ducs de Bourgogne, les tombeaux des ducs et les retables de la chartreuse de Champmol. Au Louvre, elle est en charge des

sculptures du 15^e et du 16^e siècle pour la France et l'Europe du Nord. Elle participe aux programmes de recherche et aux actions de mise en valeur (expositions, colloques, publications...) dans ces domaines, notamment sur les usages de l'albâtre en France entre le 14^e et le 16^e siècles, la sculpture bourguignonne de la fin du Moyen Âge. Elle prépare avec le musée Rolin d'Autun le 4^e rendez-vous du Louvre à Autun.

Manon Joubert est conservatrice-restauratrice de sculptures installée en tant qu'indépendante en région Centre-Val de Loire. Après une licence d'histoire de l'art à l'Université de Nantes, elle suit le cursus conservation-restauration des œuvres sculptées de l'école supérieure des beaux-arts de Tours dont elle est diplômée en 2013 (mémoire de fin d'études sur la restauration du Christ des Rameaux en bois polychromé du 15^e siècle du musée de l'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg).

Elle intervient sur des œuvres en différents matériaux : pierre, bois, terre cuite, plâtre...polychromées ou non, pour des prestations d'études préalables, de conservation et de restauration, de conservation préventive, de dépose/repose... Elle a récemment travaillé sur des sculptures en pierre polychromée des collections du musée du Louvre (*Tête de femme*, vers 1500, *Bourbonnais et Enfant Jésus 1400-1425*, France), du musée Dobrée à Nantes (*Piéta*, fin 15^e-début 16^e siècle, Vallée de la Loire ; et *Armes de Jean de Rouville*, 16^e siècle, France) et du musée des beaux-arts et d'archéologie de Besançon (deux Vierge du 14^e et 16^e, Lorraine et Franche-Comté). Elle est mandataire d'un groupement composé de sept restauratrices indépendantes (Amélie Méthivier, Nathalie Bruhière, Hélène Dreyfus, Jeanne Cassier, Aline Raux et Morgane Poirier) pour la restauration du tombeau de Philippe Pot réalisée dans les salles du musée du Louvre.



Tombeau de Philippe Pot, grand sénéchal de Bourgogne (mort en 1493), musée du Louvre © MdL, dist. RMN-Grand Palais / Pierre Philibert

L'ŒUVRE EN SCÈNE

Mise en lumière et filmée en direct sur la scène de l'auditorium, une œuvre des collections du Louvre est offerte aux regards du public dans ses détails et ses subtilités. Elle dévoile à travers l'œil intime de la caméra ses richesses techniques, iconographiques et esthétiques, au fil d'une analyse inédite.

MERCREDI 17 OCTOBRE

Nouveau regard sur un chef d'œuvre de la peinture persane : *Humay et Humayun ou la vision inspirée du rêve d'un prince*

par Charlotte Maury, musée du Louvre
et Laurence Clivet, C2RMF

Chef d'œuvre de la peinture livresque persane, cette illustre page n'a cessé de fasciner les amateurs et spécialistes depuis sa redécouverte au 19^e siècle et son acquisition, en 1887, par l'Union centrale des arts décoratifs.

Emblématique de l'esthétique de la peinture persane dont elle serait la quintessence même, célébrée pour son exceptionnelle finesse et la magie incomparable de ses couleurs, elle demeure en partie une énigme. Ni le manuscrit dont elle provient, ni le peintre qui l'exécuta, ni le lieu de sa réalisation ne nous sont aujourd'hui connus. Quant à son sujet, il n'offre aucun équivalent contemporain ou postérieur au sein de la production picturale de l'Iran. La scène est tirée d'un roman en vers composé en langue persane par le poète Khwaju Kermani (1290-1349 ?), dont l'œuvre inspira fréquemment, au tournant du 14^e et du 15^e siècle, les peintres attachés à la cour des princes jalayirides et timourides d'Iran. Elle représente la rencontre fantasmée du prince de Syrie Humay avec l'élue de son cœur, la fille de l'empereur de Chine pour laquelle un artiste anonyme a su miraculeusement recréer l'ambiance féérique et onirique propre à toute vision idyllique. Grâce aux méthodes d'imagerie modernes et à des analyses récentes faites au laboratoire des musées de France, il est possible aujourd'hui de poser un regard en partie renouvelé sur cette œuvre unique et mystérieuse.

Humay rencontre en rêve la princesse Humayun
(détail), Afghanistan,
Hérat,
vers 1430, achat 1887,
musée du Louvre
(dépôt du musée
des Arts décoratifs)
© MdL, dist. RMN-
Grand Palais /
Raphaël Chipault



Formée en histoire de l'art à l'École du Louvre puis à Paris IV -Sorbonne et diplômée de l'Institut National des Langues et Civilisations orientales pour les langues persane et turque, **Charlotte Maury** est chargée depuis 2007 de la collection d'art ottoman et de la collection d'art du livre du département des Arts de l'Islam du musée du Louvre. Enseignante pour la spécialité Arts de l'Islam à l'École du Louvre, elle a été commissaire des expositions « Istanbul, Isfahan, Delhi, 3 Capitals of Islamic Art, Masterpieces from the Louvre Collection », (Istanbul, Sakip Sabanci museum, 2008) et « À la Cour du Grand Turc: Caftans du Palais de Topkapi » (Paris, musée du Louvre, 2009). Parmi ses champs de recherche figurent la céramique provinciale d'époque ottomane ou encore les représentations des lieux saints dans les manuscrits et la céramique architecturale. En 2018, elle a collaboré au catalogue de l'exposition du Louvre-Lens intitulée « L'empire des roses, chefs d'œuvre de l'art persan du 19^e siècle ».

Diplômée de l'Université de Bourgogne et de l'École des Métiers de l'Image MI 21, **Laurence Clivet** est Cheffe de Travaux d'Art au département Recherche du Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France (C2RMF). Elle y réalise l'imagerie scientifique sur les œuvres des arts graphiques et les peintures de chevalet : la photographie dans le visible, l'infrarouge, l'ultraviolet et la photographie en lumière rasante, la réflectographie infrarouge et la radiographie de rayons X. Elle travaille régulièrement avec plusieurs départements du Louvre sur de nombreux projets. Elle a notamment réalisé l'imagerie scientifique et collaboré au catalogue de l'exposition intitulée « Dessiner la grandeur. Le dessin à Gênes à l'époque de la République » en 2017, ainsi qu'à l'exposition « Gravures en clair-obscur, Cranach, Raphaël, Rubens... » qui ouvrira le 18 octobre 2018 à la Rotonde Sully.

CONFÉRENCES

MERCREDI 26 SEPTEMBRE

La rénovation du Musée d'Israël à Jérusalem: enjeux et perspectives
par Ido Bruno

VENDREDI 28 SEPTEMBRE

Amour
par Marie Lavandier, Zeev Gourarier et Dominique de Font-Réaulx

MERCREDI 3 OCTOBRE

L'Archéologie en bulles
par Fabrice Douar et Jean-Luc Martinez

JEUDI 4 OCTOBRE

«Les yeux emplis de l'or des cadres». Recherches sur la collection de cadres anciens
par Charlotte Chastel-Rousseau

VENDREDI 5 OCTOBRE

La gypsothèque du musée du Louvre: Conservatoire d'un répertoire de modèles pour artistes et amateurs du 17^e au 20^e siècle
par Élisabeth Le Breton

MERCREDI 10 OCTOBRE

Alexandrie à l'époque des Consuls: les aiguilles de Cléopâtre, le naos d'Amasis et la pharmacie
par Paolo Gallo

MERCREDI 17 OCTOBRE

Nouveau regard sur un chef d'œuvre de la peinture persane: Humay et Humayun ou la vision inspirée du rêve d'un prince
par Charlotte Maury et Laurence Clivet

JEUDI 18 OCTOBRE

Gravure en clair-obscur. Cranach, Raphaël, Rubens...
par Séverine Lepape

MERCREDI 7 NOVEMBRE

Qu'est-ce qu'un nom? Signer le tableau dans la peinture des Lumières
par Charlotte Guichard

VENDREDI 9 NOVEMBRE

Le jardin des Tuileries sous le regard de l'archéologie
par Anne Allimant-Verdillon

MERCREDI 14 NOVEMBRE

Un rêve d'Italie. La collection du marquis Campana
par Françoise Gaultier et Laurent Haumesser

VENDREDI 30 NOVEMBRE

Archéologie islamique de l'océan indien: les rivages de l'Afrique orientale, des mythes à l'histoire
par Stéphane Pradines

MERCREDI 5 DÉCEMBRE

Rencontre avec des collections remarquables: le département des Objets d'art invite le musée de Cluny
par Élisabeth Antoine-König et Christine Descatoire

Mises en vente des conférences suivantes à partir du 15 novembre 2018:

JEUDI 13 DÉCEMBRE

L'Éthiopie et l'Arabie du Sud dans l'Antiquité. Du royaume de Saba' jusqu'à l'époque aksumite
par Iwona Gajda

VENDREDI 14 DÉCEMBRE

Poétique du paysage entre 18^e et 19^e siècle
par Luigi Gallo, Hervé Brunon et Sébastien Allard

JEUDI 20 DÉCEMBRE

Le «livre contrefait» dans les collections du Louvre
par Nicholas Herman

VENDREDI 21 DÉCEMBRE

La restauration du tombeau de Philippe Pot
par Sophie Jugie et Manon Joubert

FILMS SUR L'ART

IMPRESSIONS FORTES

En lien avec l'exposition «Gravure en clair-obscur: Cranach, Raphaël, Rubens...».

Cette série de Bertrand Renaudineau et Gérard-Emmanuel da Silva (Gallix), réalisée avec le concours de Maxime Préaud, conservateur général honoraire au département des estampes de la BnF, est consacrée aux plus grandes œuvres de la gravure.

JEUDI 8 NOVEMBRE

Ugo da Carpi. La gravure sur bois en clair-obscur
Fr., 2018, 40 min
Film suivi d'une discussion avec les réalisateurs

VENDREDI 23 NOVEMBRE

Mellan. La Sainte Face ou L'oeil d'or
Fr., 2011, 35 min
Goya. Le Sommeil de la raison engendre des monstres
Fr., 2012, 35 min

JEUDI 29 NOVEMBRE

Piranèse
Fr., 2014, 40 min

Programmation histoire de l'art: Monica Preti
Assistée de Valentine Gay, Isabelle Haquet, Yukiko Kamijima-Olry et Valentine Brochet.

10% chez PAUL (sous Pyramide) sur présentation du billet ou du flyer avant ou après la séance.

Pour recevoir la newsletter du musée, connectez-vous sur <http://info.louvre.fr/newsletter> ou flashez ce code



La vie du Louvre en direct



#AuditoriumLouvre
www.louvre.fr

